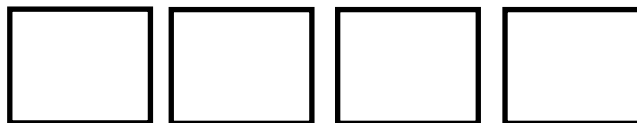


LIVRES



A f r i q u e

Le Paris noir

Pascal Blanchard, Éric Deroo et Gilles Manceron

Hazan, 2001, 239 p., 48,95 euros

Les Paris des Africains

Cauris, 2002, 173 p., 17 euros

► Voici deux livres, sortis à six mois d'intervalle, consacrés au Paris des Africains et s'adressant à ce qu'il est convenu d'appeler le "grand public". *Le Paris noir*, édité chez Hazan, est un album photographique agrémenté de courts textes de présentation, de ces livres-cadeaux que l'on offre à ses proches pour leur anniversaire lorsque l'on est à court d'idées. Très beau, donc, *Le Paris noir* dresse un tableau historique de la "capitale africaine" au XX^e siècle, depuis les zoos humains jusqu'à Lilian Thuram, héros antillais de la Coupe du monde de football en 1998, en passant par les tirailleurs sénégalais, le bal nègre de la rue Blomet et le mouvement de la négritude. L'iconographie de ce livre n'omet rien, ni les placards de propagande coloniale, ni les publicités tout au long du siècle, ni les affiches politiques de solidarité avec les immigrés dans les dernières décennies. Car on y retrouve également, et fort heureusement, le versant fraternel et égalitaire de cette histoire : le "Paris noir" sous l'Occupation, la

participation des tirailleurs à la Libération, les mouvements de grève du prolétariat africain durant les Trente glorieuses, les luttes des sans-papiers... Les aspects politiques et sociaux de cette présence dans la capitale française font ainsi l'objet de plusieurs chapitres, illustrés par des images émouvantes et toujours de très belle qualité : des étudiants des années soixante, des foyers des années soixante-dix, des balayeurs municipaux, des jeunes français issus des immigrations africaines (la France "black-blanc-beur"), des squatts... De même, on découvre, ou on redécouvre, la richesse culturelle apportée dans leurs bagages par les "Blacks" du monde entier. L'art nègre y a donc sa place, ainsi que le jazz des années trente et quarante, *Présence africaine* et les étudiants du Quartier latin dans les années cinquante, ou les musiques du monde des années quatre-vingt.

Toutefois, il me semble dommage que cet album des très riches heures du "Paris gallo-nègre" se soit laissé aller à quelques complaisances. Par exemple, on y

retrouve, en quantité non négligeable, les images et les exhibitions odieusement racistes du début du siècle, ou encore les photos affriolantes de Joséphine Baker, en tenue d'Eve ou attifée d'une simple ceinture de bananes. Que ces témoignages d'une certaine France, arrogante, vulgaire et raciste, ne soient pas passés sous silence dans un tel livre, rien que de très normal, mais c'est l'insistance avec laquelle reviennent ces images et ces chapitres ("La sauvagerie noire inventée", "Bêtes de scène", "Premiers frissons", "Noir désir", "Déshabillez-moi"...), qui, en transformant le lecteur en voyeur involontaire, finit par poser problème. Car si la plupart de ces images – aussi bien les réclames racistes que les mises en scène que l'on disait "coquines" – ont déjà été montrées, publiées, longuement décrites et analysées (cf. "Négripub", H&M, n° 1162-1163, février-mars 1993), il y a une différence de nature entre un ouvrage de recherche universitaire qui est



là pour décrypter, décortiquer l'icographie, les représentations et les fantasmes, et un "beau livre", comme on dit dans les rayonnages des libraires, destiné au grand public et au simple "plaisir des yeux". Mais soyons juste, *Le Paris noir* est loin d'être uniquement constitué de ces images sexistes ou racistes, et celles-ci ne doivent pas masquer la qualité globale de l'entreprise, aussi bien en matière de recherche iconographique qu'en terme de présentation.

Avec *Les Paris des Africains*, il s'agit de bien autre chose, même si les deux livres se font naturellement écho. On découvre donc, dans cet ouvrage collectif publié par les toutes jeunes éditions Cauris, fondées et dirigées par Kadiatou Konaré, fille de l'ancien président du Mali Alpha Oumar Konaré, haute figure de l'Afrique à Paris. On voit ainsi défiler une centaine de portraits et de parcours de Parisiens africains, à moins qu'il ne s'agisse d'Africains de Paris. On y retrouve bien sûr les incontournables, comme les musiciens Manu Dibango ou Ray Lema, ou l'écrivain congolais Tchikaya U Tam'si, mais aussi des moins connus : un analyste financier de réputation internationale (le Congolais Brice Akanati), une styliste de haute couture (la Camerounaise Ly Dumas), un danseur philosophe (l'Ivoirien Georges Momboye), un "sculpteur de couleurs" (l'Éthiopien Mickaël Bethé-Sélassié), un footballeur du PSG (le Nigérian Jay Jay Okocha), un avocat de renom (le Sénégalais Simon Ndiaye)... Mais cet inven-

taire à la Prévert ne serait pas autre chose qu'un *Black who's who*, si les concepteurs du livre n'avaient accompagné ces portraits un peu *people* de parcours d'inconnus : une étudiante malienne en économie à Nanterre, une famille angolaise dans la banlieue Nord de Paris, un travailleur immigré malien et ses deux épouses, de nombreux responsables d'associations, une "chauffeuse" de taxi, un marabout, une commercante et une coiffeuse dans le quartier africain de Château-Rouge. Au total, un étonnant kaléidoscope du Paris mélanodermique, fait de stars et de gens ordinaires, de nouveaux arrivés et de "paysans de Paname", de figures du Paris branché et de citoyens ordinaires.

Des portraits et des parcours qui formeraient un tableau somme toute anecdotique, s'ils n'étaient entrecoupés d'articles panoramiques – trop peu nombreux et un peu courts à mon goût – consacrés à l'histoire africaine de la capitale, au développement de l'immigration, aux communautés, au Paris des arts et des lettres, à la presse panafricaine. Enfin, l'ouvrage se

termine, comme il se doit, sur un répertoire des bonnes adresses africaines de Paris : restaurants et boîtes, bien entendu, mais aussi galeries d'art, salons de coiffure, agences de voyage, ambassades, foyers, cours de musique, boutiques en tout genre... Un inventaire à la Prévert vous dis-je ; en tout état de cause, une sympathique entreprise de promotion des cultures africaines de la capitale et de leurs représentants les plus marquants, un *vade mecum* des hauts-lieux du Paris *black*, bien loin des diatribes sécuritaires ou des tableaux misérabilistes et doloristes trop souvent associés aux Africains de France. Seule fausse note, à mon sens, le dessin de couverture et son côté un peu "ethnique", un rien désuet, qui n'est pas sans rappeler l'Exposition coloniale de 1931... Mais l'amoureux du Paris cosmopolite ne doit pas se laisser tromper par ce malencontreux chromo, c'est bien du Paname d'aujourd'hui, multicolore, dynamique, fraternel et moderne dont il est question dans ce livre.

Philippe Dewitte

Immigration

Immigration : le défi mondial Philippe Bernard

Gallimard, Folio actuel, 2002, 352 p., 7,60 euros

► Journaliste au *Monde* et spécialiste des questions d'immigration, Philippe Bernard donne ici un livre dense mais jamais confus. Son ton informatif y est toujours argumenté. Fort utile aussi, par sa

quasi-exhaustivité sur la question grâce au rappel de données statistiques, historiques, juridiques et des mesures gouvernementales prises depuis 1974, le tout sans jamais perdre de vue l'essentiel :

pointer les enjeux des migrations en France et dans le monde.

Si Philippe Bernard a choisi de titrer son ouvrage sur *le défi mondial*, il aurait aussi bien pu mettre en avant d'autres défis, qui se limitent aux frontières de l'Hexagone et baignent, encore et toujours, dans une mare de confusions, d'approximations et d'erreurs d'où il est difficile de s'extraire. Didactique, l'auteur en fournit quelques illustrations. Ainsi en va-t-il du prétendu "coût social" des immigrés, du "faux-semblant" de la délinquance étrangère, de cette "fausse évidence" économiquement "aberrante" qui établit chez le *vulgum pecus* perméable aux arguments spécieux une correspondance entre chômage et immigration, ou encore de cet autre mirage du bon sens, un temps en vogue chez nos hommes politiques, qui consisterait à fermer les frontières et à prôner une immigration zéro. L'enjeu est de taille : il ne s'agit pas moins du devenir du "vivre ensemble", dans une France par ailleurs engagée dans la construction européenne et ballottée par une mondialisation qui prône allègrement la libre circulation des biens et des capitaux mais semble rétive à celle des hommes.

Pourtant, tout n'est pas sombre sous le ciel de l'intégration "à la française". Reprenant les résultats de l'enquête de Michèle Tribalat publiée par l'Ined (Institut national d'études démographiques) en 1995, l'auteur rappelle "la relative bonne santé des mécanismes d'intégration", mesurée par l'utilisation de la langue française, le

nombre de mariages mixtes, les pratiques religieuses, la scolarité (même si l'insertion professionnelle est problématique pour les jeunes d'origine maghrébine notamment) ou par les acquisitions de la nationalité.

Fort justement, Ph. Bernard pointe aussi les pièges des discours sur l'intégration. Tout d'abord, parce qu'ils ne cessent de renvoyer les enfants de personnes arrivées en France il y a deux ou trois générations "à une appartenance culturelle irréductible" et – ajoutons – largement fantasmagorique. Ensuite, parce que ces discours, devenus insupportables pour beaucoup, "masquent la violence sociale que produisent les discriminations dans l'accès à l'emploi, au logement, aux services publics, face à la police ou à l'entrée des boîtes de nuit".

Autres obstacles pour les années à venir : les conséquences d'un urbanisme qui peut mener à la ghettoïsation, l'émergence d'un racisme qui ne puise plus ses principes dans une idéologie inégalitaire mais qui – s'appuyant sur un dévoiement du droit à la différence – prône l'affirmation de soi en soulignant le caractère inassimilable des cultures, les dangers du métissage ou encore la montée de tendances "communautaristes" (les pratiques matrimoniales turques sont pointées du doigt).

L'auteur relève six défis pour les années à venir : l'école, qui ne doit pas s'ouvrir aux cultures d'origine ; la politique familiale, qui doit viser à consolider les familles, favoriser l'autonomie de la femme et la



transmission entre les générations ; l'urbanisme populaire, qui depuis un demi-siècle s'apparente à une politique de relégation. Ph. Bernard ajoute deux enjeux : l'islam, avec d'un côté son aptitude à "s'acclimater" à la laïcité républicaine et de l'autre "la souplesse de la société française pour accepter cette religion" ; et un "enjeu mémoriel", la capacité de la société à intégrer la mémoire des anciens colonisés. La lutte contre les discriminations et le respect de l'égalité républicaine est le sixième et dernier défi.

Si, sur les six chapitres du livre, cinq concernent la France, le premier invite à prendre conscience de la dimension planétaire de l'immigration. Dans le monde, 125 millions de personnes vivent en dehors de l'État dont elles ont la nationalité. Si l'on y ajoute les 30 millions de "déplacés" dans leur propre pays, la planète compte 155 millions d'hommes et de femmes en migration, soit 2,5 % de sa population totale. À cette échelle, paradoxalement,

les craintes d'un déferlement d'immigrés en Europe ne tiennent pas. Tout d'abord parce que l'éclatement de l'ex-URSS et avec lui la multiplication des États a eu un effet artificiel, "en produisant à lui seul 45 millions d'étrangers". Et, surtout, parce que la majorité des mouvements de populations se situe au sein de l'hémisphère Sud. Il n'y a donc pas d'"invasion" des pays riches, mais des risques énormes pris par certains ressortissants des pays pauvres (2 000 morts ont été recensés aux frontières de l'Europe entre 1993 et 2000).

Défi national, défi mondial, l'immigration est au cœur des questions identitaires. De même que

la population de la France, "terre d'immigration", n'est plus seulement "multiprovinciale" mais aussi "multiraciale", de moins en moins hexagonale "et de plus en plus européenne voire planétaire", de même, la population de la planète se mondialise progressivement. Ce mouvement tend à relativiser les prétentions universalistes des uns, et bute sur les fermetures "communautaristes" des autres, la toute puissance des marchés et la persistance des inégalités économiques, sociales et internationales. L'enjeu culturel et identitaire n'étant bien sûr pas – et de loin – le moindre des défis ici répertoriés.

Mustapha Harzoune

Politique

Motivés, motivées, soyons motivé-e-s par Fabien Maguin et Fred Lisak

Le Seuil, Points virgule, 2002, 190p., 6 euros

► "Pas d'Arabes au Capitole !" Ce slogan, lancé par des partisans du candidat Philippe Douste-Blazy en pleine campagne électorale des municipales de mars 2001, les Motivé-e-s de Toulouse ne l'ont toujours pas digéré. Un an après, dans un petit recueil de témoignages à voix multiples, *Motivés, motivées, soyons motivé-e-s*, rédigé "de l'intérieur" par Fabien Maguin et Fred Lisak, leur tête de liste Salah Amokrane accuse encore le coup : "Pendant la campagne, déjà, j'avais reçu une quinzaine de lettres d'insultes ; ça ne m'était jamais arrivé. Mais cette

semaine entre les deux tours, avec ces 'Pas d'Arabes à la mairie', m'a complètement cassé. [...] On se bat depuis trente ans pour dire qu'on est français, et puis voilà..." Le ton est aussi à l'autocritique : "On a eu tellement peur de passer pour des communautaristes, que du coup on a oublié ce thème (la défense des immigrés) dans la campagne. On n'a pas osé, on a eu tort."

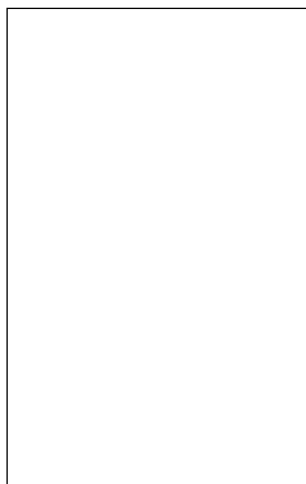
"Si on avait assumé comme les féministes ont pu le faire sur leurs propres luttes, Motivé-e-s dans son ensemble aurait porté notre parole", ajoute-t-il. "Notre" parole, c'est celle des Arabes, une

identité qui en la circonstance englobe les Kabyles, les Noirs, les immigrés, de nationalité française ou non. Comme pour vérifier si la toute récente communauté d'expérience des Motivé-e-s était capable de porter cette soudaine et forte affirmation identitaire, Salah Amokrane a insisté pour récidiver à l'occasion des législatives de 2002. Résultat : au premier tour, ils font un score non négligeable de 8 % dans une circonscription du centre-ville de Toulouse. Mais on est loin de la dynamique des municipales, couronnée par un score de 12,38 % et l'élection au deuxième tour de quatre conseillers municipaux d'opposition dans le cadre d'une liste de "coalition" avec la gauche plurielle. La relative discrétion de cette deuxième campagne contraste avec l'irruption sur la scène politique de ceux et celles qui n'ont pas voulu être pris pour des "têtes de dindons" ou des "langoustes", comme l'ont scandé Madjyd Cherfi et le groupe Zebda dans "Allez ouste", le tube de l'entre-deux tours des municipales distribué sous forme de CD à douze mille exemplaires.

La réalité est amère : tout le monde n'a pas suivi. Au-delà des réticences à l'égard d'élections à dimension nationale et du sentiment d'un certain reflux après l'euphorie, l'engagement en demi-teinte dans ces législatives témoigne d'un trouble persistant chez beaucoup à l'idée de s'identifier pleinement à un candidat issu de l'immigration maghrébine, porteur à la fois d'intérêts spécifiques et de l'intérêt général.

Cette défiance plus ou moins consciente vis-à-vis de l'altérité des Arabes, perçue comme douteuse ou irréductible et donc incompatible avec le mythe républicain français, éclaire sous un autre jour les interrogations autour de la nature de la liste Motivé-e-s, et du refus initial de réduire son image publique à "la liste Zebda" ou à une "liste des quartiers".

Les auteurs de *Motivés, Motivées, soyons motivé-e-s* racontent, "sans volonté de pousser l'analyse trop loin", la genèse du mouvement et sa montée en puissance. Dans le dédale des origines, où s'entrecroisent squatteurs et acteurs culturels, travailleurs sociaux et associatifs anti-Le Pen, nouveaux syndicalistes, militants antimondialisation et autres "sans" (sans-papiers, sans-logis et sans-travail), ils soulignent que l'impulsion déterminante provient bien du désormais célèbre groupe Zebda et de son association, le Tactikollectif. Le "Tactik" est entré en politique comme par effraction. En effet, les jeunes du quartier



des Izards (à Toulouse) qui, en 1985, avaient monté le groupe de rock Zebda Bird pour les besoins d'un petit film de l'association Vitécrici, ne supportaient plus d'être montrés comme les "singes savants" de la nouvelle politique sociale et culturelle des quartiers, ni comme les "enfants chéris" de sa "dame patronnesse" locale, Françoise de Veyrinas (UDF). Pour s'affranchir de ces tutelles et avoir "une véritable indépendance financière, donc d'action", ils laissent tomber l'association de quartier traditionnelle et créent le Tactikollectif. En 1997, leur CD "Motivés" est un succès. La chanson-titre éponyme est la reprise d'un texte de Joseph Kessel et Maurice Druon, chanté par les partisans pendant la guerre de 1939-1945 (*"Le Chant des partisans"*, *ndlr*). Cette nouvelle dynamique permet au collectif de se passer de subventions. C'est même lui qui, désormais, subventionne nombre d'actions culturelles des associations locales !

Politiquement, en lançant l'idée d'une liste aux municipales, le Tactik entend rompre avec la logique des partis et des chapelles, quand bien même ils y comptent des amis, comme à la LCR ou chez les Verts. "On veut faire la différence avec des gens qui n'ont pas l'habitude de partir organisés, avec un discours précis", dit Madjyd Cherfi. L'engagement individuel prévaut, et comme on n'a pas réponse à tout, il est permis de "douter ensemble". La culture n'est plus un alibi mais une composante à part entière de l'action

politique. Le journaliste Jean-Paul Besset (*Tout-Toulouse, Le Monde*) explique en quoi, selon lui, il ne s'agit pas d'une "candidature de témoignage" à la différence des "listes d'Arabes", comme le dit alors Tayeb Cherfi du "Tactik" : "Il y avait une dynamique culturelle, donc politique, de par le ralliement d'un certain nombre d'individus porteurs d'histoire, de secteurs d'opinion. Il y avait là en germe un nouveau paysage politique, à la fois très diversifié et très singulier."

Du Tactik à Motivé-e-s, on "commençait à être envahi par les intellectuels, les travailleurs sociaux ou associatifs" tempère Abdel, chômeur, qui participe alors à une "tournee des quartiers". Problème : les jeunes ne sont plus vraiment perçus comme des acteurs-citoyens conscients, mais comme des gens dont il faut faire l'instruction civique, par exemple pour les inciter à voter. Cette tendance à donner la leçon, en contradiction avec les idéaux proclamés des Motivé-e-s, ne pouvait qu'aller dans le mur. D'autant que, dans leur programme électoral, l'absence de références à la lutte contre les discriminations ou à la condition ouvrière d'aujourd'hui est par trop flagrante. Cela, le livre ne le dit pas, mais ses auteurs reconnaissent la "nécessité de formaliser, de mettre en ordre des idées", au contact d'autres expériences. C'est aussi pour cela que Motivé-e-s organise des Diversités d'été, et participe à un réseau national, l'Inter-locale.

Mogniss H. Abdallah

I s l a m

La maladie de l'islam Abdelwahab Meddeb

Seuil, La couleur des idées, 2002, 224 p., 20 euros

► L'écrivain et poète, par ailleurs enseignant, directeur de la revue *Dédale* et animateur de l'émission *Cultures d'Islam* sur France Culture entend ici "pointer la dérive des siens et aider à leur ouvrir les yeux sur ce qui les aveugle". Persiflage et érudition sont mis au service du projet de ce livre écrit dans l'urgence après les attentats du 11 Septembre : balayer devant sa porte ! L'auteur ne s'interdit pas de nommer les causes externes et connues de la maladie : l'islamophobie occidentale, nourrie de "non-reconnaissance" et d'exclusions ; le colonialisme et ses séquelles persistantes ; la politique extérieure des États-Unis, son hégémonie qui lui permet en toute impunité de mener une politique à courte vue, marquée du sceau du deux poids-deux mesures et du reniement de ses principes quand ses intérêts le demandent. Mais de cela, il ne veut retenir qu'un effet de catalyse.

Toujours il maintient le cap, et privilégie une "critique interne". Il prévient d'ailleurs contre la facilité qui consisterait à renvoyer dos-à-dos les maladies, celle de l'Islam et celle de l'Occident : "Si tel était le cas, mon projet serait vidé de sa substance ; loin de moi de neutraliser la maladie dont je traite par l'invocation de la maladie de l'autre." Le diagnos-

tic ne souffre d'aucune ambiguïté : l'intégrisme est la maladie de l'Islam, et c'est en son sein qu'il faut en trouver les causes.

Plutôt que d'esquisser ici une démarche essentialiste – ce dont il lui a été fait reproche – A. Meddeb cherche à cerner la question de l'individu dans l'Islam aujourd'hui, les fondements, les principes qui guident sa relation au monde et aux autres, ce qui le constitue en tant que sujet ou au contraire l'enclave. Empruntant à Nietzsche la figure de "l'homme du ressentiment", il remonte loin dans l'Histoire pour extirper de cette terre d'Islam les racines d'une attitude culturelle qui se pose dans la négation de l'autre et l'oubli de soi. Aujourd'hui et là encore, les éléments qui composent le diagnostic ne sont pas totalement méconnus, à commencer par cette représentation idéologique "simplifiée et archaïque" de l'Islam dispensée à coup de pétrodollars par l'Arabie Saoudite. La conjonction détonante de ce wahhabisme saoudien et du "jihadisme" de Qotb, via la lutte armée en Afghanistan, a donné naissance aux Talibans et à l'organisation de Ben Laden. A. Meddeb pourfend aussi l'amnésie et l'ignorance par les musulmans de leur culture et de sa riche tradition exégétique, le nivellement par le bas des sociétés islamiques symbolisé par la teneur

des prêches télévisés ou par l'instruction sans culture dispensée aux futures élites. Il ne tait pas la xénophobie et la mutation d'un antijudaïsme traditionnel en un antisémitisme moderne. Enfin, il regrette la disparition au sein de la société islamique d'une "tradition hédoniste, fondée sur l'amour de la vie" et déplore la triste réalité qui s'est emparée des rues de la cité : la pudibonderie, la haine de la sensualité, des "corps balourds coupés du souci de soi". Ce souci de soi qui renvoie une fois de plus à cette question de l'individu et de



l'affirmation d'un sujet souverain qui, au lieu de chercher à abolir l'autre, rechercherait "la confrontation des différences et le respect de la diversité du monde".

Après avoir balayé quelques thèses en vogue depuis maintenant un an, A. Meddeb, en thérapeute, esquisse un double traitement. En direction des sociétés islamiques d'abord. Il voudrait les voir revenir à une profonde connaissance des débats, des polémiques et des controverses dont s'est nourrie la tradition. Lutter

contre l'oubli permettrait que "s'instaure la liberté d'une parole plurielle, conflictuelle, entretenant le désaccord dans la civilisation". La question juridique est centrale : c'est par elle que passe la mise en forme d'un droit adapté aux acquis de la modernité. Quant à l'école, priorité chère à l'Algérien Tahar Djaout, assassiné en 1993, il faudrait en extirper l'intégrisme ambiant. En direction des sociétés occidentales ensuite. Que l'Occidental se débarrasse de l'islamophobie consciente ou inconsciente dont il est l'héritier. Dans le champ de la croyance, il serait temps de "voir en Mohammed une figure sainte", mais également, dans les champs séculiers de l'art, de la poésie, de la philosophie, temps de désenclaver la référence islamique et, avec Dante, Goethe, Aragon d'accepter cette évidence historique que l'Islam est interne à l'Occident et qu'il participe à l'universalité du monde.

Mais cette intégration doit aussi se manifester dans le champ du politique. A. Meddeb pointe trois urgences : l'Irak, la question palestinienne, et la nécessité d'éclaircir les rapports entre l'Arabie Saoudite et les États-Unis. On le voit, l'ordonnance repose sur une pharmacopée largement éducative. À n'en pas douter, l'analyse d'A. Meddeb, pour pertinente qu'elle soit, souffre de l'absence ou de la sous-estimation du poids des évolutions sociopolitiques des sociétés musulmanes (mais aussi de celles des sociétés occidentales, où une importante communauté musulmane a fait souche) et des intérêts économiques et stratégiques mondiaux, américains notamment. Ceci n'infirmes nullement son diagnostic, courageux certes, et surtout fort éclairant à l'heure où, lorsqu'il est question d'Islam et d'Arabe, l'obscurantisme et la suspicion gagne tous les étages de la société.

M. H.

consignes drastiques d'une organisation clandestine. "Les seuls à nous avoir rejoints sont des petits jeunes. Des gars de tout juste vingt ans. Des délinquants pour certains. [...] Alors je me suis dit que c'était formidable ! Que ces ex-charpeurs rachetaient leurs péchés en s'engageant dans le jihad en défendant avec nous la zakat révolutionnaire auprès des autres fidèles. Stupide que j'étais ! Pour nous rejoindre, ces petites frappes ont réclamé un 'intéressement aux bénéfiques' ! Résultat, je n'ai qu'une poignée d'hommes sous mes ordres dont un trio qu'il faut sans cesse garder à l'œil. Tu parles d'une guerre sainte !"

L'écriture est nerveuse, vive, le vocabulaire bigarré et chatoyant mais, ici, sans volonté d'esbroufe. Les mots crépitent à longueur de dialogues, la tchatche vivifiante d'une génération qui déborde d'énergie envahit toutes les pages. C'est de l'intérieur que Lakhdar Belaïd décrit ce groupe de jeunes combattants. À l'image de Christian, devenu Oualid par ressentiment, par une exaspération nourrie de l'injustice sociale ou de Laurent, dit Abou Hamza, certains se sont engagés dans un combat au nom de ce qu'ils croient être la cause de l'Islam. L'auteur raconte la montée du terrorisme moral dans les quartiers, les menaces et le passage à l'action violente. Mêlant enquête journalistique (l'auteur est journaliste), investigation policière et récit romanesque, il reconstitue les filières des "stages de formation" au Pakistan ou en Afghanistan-

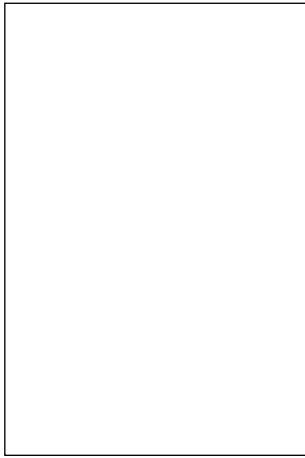
Polar musulman

Takfir sentinelle Lakhdar Belaïd

Gallimard, Série noire, 2002, 255 p., 8,50 euros

► Après l'enthousiasmant *Sérail Killers* (cf. H&M, n° 1229, janvier-février 2001), le couple détonant formé par Khodja le journaliste et Bensalem le lieutenant de police est confronté à de dangereux intégristes, version islamistes. Ce livre n'a pas l'originalité du premier. Peut-être parce que la trame de l'intrigue s'inspire d'un fait réel : l'histoire du "gang de Roubaix".

Roubaix, "la ville la plus musulmane de France", là où les filières internationales, basées au Pakistan, en Afghanistan ou ailleurs, financées par l'Arabie Saoudite et consorts ont tenté d'enrôler une jeunesse lasse de fournir des preuves d'intégration, mais qui s'est assez vite montrée inapte à respecter des règles morales contraignantes et les



tan et autres "séjours humanitaires" en Bosnie.

Lakhdar Belaïd montre comment les réseaux internationaux des mouvements islamistes, l'histoire de l'Afghanistan des vingt dernières années et la mainmise pakistanaise opérée via les Talibans sont des clefs pour comprendre des événements survenus... en terre ch'timie !

Comme dans son premier livre, l'auteur n'est pas tendre avec les pratiques journalistiques qu'il attribue à ses confrères parisiens. Sa "*phobie des journalistes de la capitale*" est concentrée sur Raphaël Sentinelle, personnage louche et sans scrupule. Même attitude à l'égard des responsables politiques, ici campés par Monique Barby ci-devant ministre de la Ville et de la Solidarité et présidente de la communauté urbaine de Lille. Toutes ressemblances avec une personnalité existante n'étant sans doute pas le fruit du hasard, le livre raille les dérives et les impasses d'une politique spectacle et clientéliste, qui ne "*voit que les caméras et les gros titres des journaux*".

Sur l'islam, nul manichéisme ou simplifications qui satisfieraient les opinions déjà prêtes ou préparées. Khodja et sa femme sont eux-mêmes musulmans, on le savait déjà. Il y a aussi cet Ali Sbahi. Lui aussi est musulman, et pas partisan de la version *light* ! Prédicateur, ancien d'Afghanistan, ex-organisateur de "stages" pour les futurs combattants de la foi, c'est pourtant lui qui permettra à nos deux enquêteurs de percer le

mystère. L'homme est à mille lieux du mode de vie de Khodja ou de Bensalem, mais son intégrité morale est entière.

Et puis, surtout et enfin, les dessous de l'enquête révéleront que sous couvert d'islam se cachent bien d'autres enjeux. Voilà qui rappelle que les guerres dites "saintes", croisades et autres *djihad*, servent trop souvent à masquer de bien autres et plus prosaïques intérêts.

M. H.

HISTOIRES DE FAMILLES

Cayenne, mon tombeau Mouloud Akkouche

Flammarion, 2002, 345 p., 18 euros

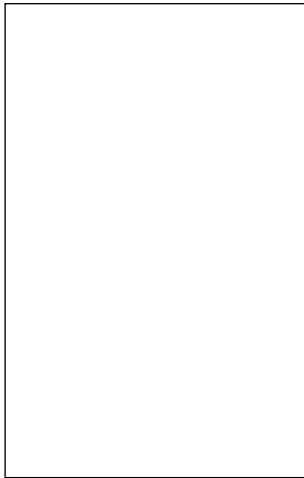
► Est-il possible de construire une vie sur le mensonge, le non-dit et l'oubli ? Les origines, l'histoire familiale, ne finissent-elles pas, un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre, par rattraper celui qui, par une pirouette faite à la mémoire, s'imaginait débarrassé de la glèbe qui entravait son envol. Les ruptures dans la trajectoire de l'existence existent, souvent elles ne se font pas sans que l'on doive en supporter le poids, parfois écrasant. Le poids du doute. Le poids de la culpabilité.

Richard Lemaire a vécu vingt ans dans le bonheur. Grâce à son travail de scénariste, grâce à sa femme et à ses deux enfants, grâce surtout aux silences et aux mensonges sur sa véritable identité, il croyait s'être réfugié, claquemuré au cœur d'une tour où rien, et surtout pas son passé, ne

viendrait le déloger. Jusqu'au jour où une annonce, lue dans *Libération*, lui fait comprendre que son père est malade et que sa famille le recherche.

Vingt ans ! Il lui avait fallu toutes ces années pour feindre d'oublier qu'il ne s'appelait pas Richard Lemaire mais Rachid Benoucif : "*Ma trouille de la misère m'avait poussé à tout renier, ma famille, mon nom, à tirer un trait sur les années Rachid.*"

Il avait alors dix-huit ans, et un destin tracé : "*Très vite, je sentis que USINE, PRISON, CAME ne seraient plus les canassons de mon tiercé gagnant. Même dans l'ordre. Un mur venait de tomber. J'étais un mec qui s'en était sorti... en rentrant dans une autre famille. Dans la foulée, je changeais de nom et de prénom lors de ma naturalisation. Un autre mec ; tout neuf.*"



Pour certains, s'en sortir passe par le reniement de soi et la négation des siens. Mais voilà : Richard se retrouve au chevet de celui qui est à l'origine de ses jours. Tandis que ses certitudes s'effondrent, il voit ses repères minés par la honte. Son destin se dérobe d'autant plus que le mourant "voulait que je l'accompagne, seul, dans son village natal. Un endroit que je n'avais vu que deux mois, à l'âge de neuf ans. Mes racines ? Non. Elles n'étaient pas de l'autre côté de la Méditerranée, ni de ce côté non plus, d'ailleurs. Où se trouvaient-elles ? Sans doute dans le regard voilé de mon père mourant..." L'évocation du père par le fils (d'échanges, il n'en est pas vraiment question) fait partie des passages les plus émouvants du livre. Le travail de la réalisatrice Yamina Benguigui sur l'immigration algérienne a commencé de lever le voile sur la mémoire des femmes en exil. Une autre histoire attend d'être écrite, celle des relations entre les pères et leurs enfants et notamment leurs fils. Rachid retrouve donc son

père Mohammed. À l'heure où "la mort allait rafler toute la mise", il mesure ce que la pudeur a pris à l'affection, le silence à la transmission.

Mais ce que la mort ne peut prendre à aucune filiation, c'est ce voyage à rebours qui conduit le fils sur les traces du père, cette force souterraine qui le pousse à rassembler les morceaux de l'histoire paternelle. Comme toute quête existentielle, elle ne sera pas sans dangers, ni dommages. Richard-Rachid découvrira entre autres qu'il est le fils d'un bagnard, envoyé quinze ans à Cayenne pour un double meurtre. Que cet homme, après avoir connu l'enfer et avant d'être cet immigré en France, père de cinq autres enfants, avait eu une autre vie. À Cayenne d'abord, dans l'Algérie coloniale ensuite.

"Il y a à peine quelques semaines, j'étais un mec avec une femme,

des gosses, un appart' dans le VI^e arrondissement de Paris et... voilà que je me réveille un jour et que je suis le fils d'un bagnard... d'un assassin. N'en jetez plus, la cour est pleine !" De cette autre honte, le silence du père l'avait protégé. Le fils n'est pas au bout de ses surprises.

L'étonnant, dans ce premier roman de Mouloud Akkouché, par ailleurs auteur de polars et de livres pour enfants, est peut-être sa chute. À la question de départ, celle de savoir s'il est possible de construire une vie dans le mensonge, le livre semble répondre par l'affirmative. Cette expérience, qui tout au long du récit apparaît comme essentielle dans la vie de Richard, est – finalement et peut-être paradoxalement – présentée comme une parenthèse, un simple interlude, "l'interlude Rachid"...

M. H.

Je rêve d'une autre vie (moi, le clandestin de l'écriture) Youcef M. D.

Au diable Vauvert, 2002, 280 p., 14 euros

► Peu nous chaut de savoir qui se cache derrière les initiales de l'auteur. D'ailleurs, Youcef M. D. lui-même le demande dans l'incipit : "Merci de me juger sur ce que j'écris et non pas sur ce que je suis." Dont acte, n'en déplaise à une critique par trop complaisante pour ce genre de "document humain" – comme on dit aujourd'hui – à prétention littéraire. Ce texte sent l'artifice à plein nez. Aucun ingrédient d'un exotisme "beurlieusard" n'est oublié : verlan, mots arabes, drogue, tour-

nante, *cutting*, vols, arnaques, sexualité et violence des Arabes, islamistes dans les cités... Cela n'est ni juste ni faux en soi, mais le procédé – l'amalgame – ne prend pas. Le tout sonne faux, mais tout cela ne serait finalement qu'anecdotique et ne mériterait pas notre attention si le texte ne véhiculait sa dose de misérabilisme et de stéréotypes sur les immigrés, l'intégration en France, les banlieues, l'islam et les Arabes ! Confronté à une (auto ?) dévalorisation sans borne, alliée à une ignorance de

l'Histoire et des valeurs portées par la civilisation arabo-musulmane, le doute gagne vite le lecteur sur des propos affligeants et fétides aux relents paternalistes, voire racistes. Pourtant l'auteur se donne du mal pour tirer l'oreille du lecteur distrait qui – sombre idiot ! – ne se rendrait pas compte qu'il tient entre les mains un texte marqué du sceau de l'originalité et à tout le moins de l'authenticité : *"Flaubert immense écrivain. Total respect. Et toi Youcef, tu es un voleur de phrases. N'culé ! Pourquoi tu ne volerais pas Flaubert complètement ? Il est mort de toute façon. Non, continue d'écrire comme ta génération. Fais du M. D. Ça va paraître chelou, mais c'est pas grave. C'est juste le fossé qui s'est creusé. Fais pas attention à la querelle des anciens."*

"Chelou", oui, mais sans doute pas par la pseudo-modernité du texte... Ce qu'il convient de repérer comme une marque de jeunesse ou d'authenticité réside peut-être dans ces répétitions et reprises de fins de phrases : *"À la Sotomayor, je vole sur la barrière, je. Le tourniquet n'a pas le temps de me voir passer. Pas le temps. En apesanteur je suis, je."*

Ou encore : *"Le métro m'a déposé à Châtelet. Aux Halles, avec mon cartable, j'avais l'air d'un étudiant. J'avais l'air. J'avais."* Voilà sans doute ce qu'il faut appeler avoir du style, se créer une originalité à bon compte dans l'écriture, une espèce de tic, de *gimmick* comme disent les musiciens. Autre truc, usé jusqu'à la corde, ce procédé qui consiste à placer le

complément avant le sujet et le verbe : *"Pas mal elle est. Déjà loin je suis."* Ou bien : *"Homme, je suis. Très puissant, je me sens."* Le texte en est chargé, surchargé.

Et que viennent faire ces incises moralisatrices, proprettes et bien pensantes, souvent nunuches, qui tranchent avec le ton faussement agressif – révolté est plus dans l'air du temps – mais franchement grossier du texte ? Petit florilège : *"Ouais mon frère, on essaie de survivre. Bonne chance brother !, me dit-il, en faisant le clown avec Kader et Mous – les deux keums ont les yeux céfoncés, défoncés (mais on sait bien que derrière le masque de clown, il y a souvent un homme qui pleure !)"* [sic]. Ou : *"Enculé que je pense. Nique'mouk, nique ta mère avec ta schnouff ! Exister, c'est poursuivre une lutte désespérée, je pense"* [re-sic]. Parlant du *cutting* : *"Faut-il vraiment voir son sang couler pour se sentir en vie ?"* Et enfin, acmé de la pensée sociologico-philosophique : *"Nous sommes tous le bougnoule de quelqu'un."*

Comme finalement ce texte, dans son genre, regorge de ressources, il fait aussi dans la niaiserie : *"Mais qui êtes-vous donc ?, s'inquiète-t-elle. Je suis un ange écorché par la vie et ravagé par l'humour."* Il faut oser, non ? Surtout à la première rencontre ! Autre audace : *"Quand la vraie meuf croise sa vie, un homme se met à bander autrement. [...] Bandage total respect."* Et comme l'auteur – dont on n'a vraiment pas envie de connaître l'identité – n'est pas à

une imbécillité près : *"Si l'Algérie avait eu de l'humour, elle ne serait pas indépendante."*

L'Arabe, pour des raisons que l'on a du mal à situer sur le plan culturel, social ou... génétique est, cela va de soi, un misogynne de la pire espèce, un *"keum au patrimoine culturel néant"* dont notre auteur a du mal à comprendre comment il a réussi à s'acoquiner avec une représentante de l'Éducation nationale française : *"L'Arabe avec une prof. Putain le tableau."* On se demande sur quelle planète vit Youcef M. D., à



moins qu'il ait fait une consommation démesurée des livres de Houellebecq, de Fallaci, écouté par trop la pensée subtile et orientée d'Alain Finkielkraut ou faite sienne la relecture du Coran de Daniel Sibony... Tout cela semble participer d'un dessèchement de la pensée et d'un retour en arrière qui n'augurent rien de bon. Et comme il est de bon ton de décrier l'école et la réussite

scolaire, Youcef M. D. y va aussi de son couplet "authentique": "Ce que nous les jeunes nous savons, c'est qu'à notre époque à nous, nous tournons en rond, alors vous comprenez ? Homère et Balzac, c'est pas vraiment notre blème. On kif pas trop." Voilà ! Laissons la culture aux autres et confortons les Beurs et autres exclus dans leur ignorance et leur abrutissement. Comme est loin le temps du *Gone du Chaâba*...

Quant à cette histoire de Youcef le sans-papiers qui, pour les beaux yeux d'une prof de français, se mettrait à raconter sa vie, on n'y croit guère ! Vous en connaissez beaucoup de sans-papiers qui, pour aller visiter la belle famille, s'attifent d'un costume Armani, d'une chemise Hugo Boss et se passent une montre Cartier autour du poignet ? Sans épiloguer sur les erreurs tantôt étranges (l'origine de Gibraltar serait Djebel Thar, "la montagne de Thar"...), anodines (un marabout qui exerce place Clichy... métro Brochant) ou surprenantes (il fait de Montaigne le contemporain de saint Augustin), il en est une qui donne à réfléchir. Page trente-quatre, le lecteur apprend que la mère de Youcef, pauvre femme battue par son Arabe de mari, est... française ! Ce qui juridiquement – et nous parlons d'expérience – ferait de son rejeton non pas un sans-papiers, mais bien un Français par filiation en vertu de l'application du droit du sang !

Non, vraiment, tout sonne faux, mais... dangereusement faux !

M. H.

Racisme

Zoos humains.

De la Vénus hottentote aux reality shows

Sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boetsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire

La Découverte, 2002, 480 p., 32 euros

► Les "zoos humains", ce sont ces exhibitions qui ont marqué tout le XIX^e siècle et le premier tiers – au moins – du XX^e siècle, depuis les *freaks shows* (les spectacles de monstres) du célèbre Barnum aux USA, jusqu'aux soixante-dix *ethno-shows* organisés par l'Allemand Hagenbeck entre 1874 et 1932, en passant par les villages nègres des expositions coloniales françaises et britanniques, ou... les *völkerschauen* suisses. Les auteurs ont réuni une cinquantaine de contributions, pour nous démontrer que ces attractions n'étaient pas des manifestations marginales ou extrêmes du complexe de supériorité des Européens, ou de leur fascination pour l'anormalité, puis pour le sauvage, puis pour l'exotique. Les succès populaires qu'ils rencontrèrent indiquent bien que c'est toute une vision du monde que ces spectacles ont mise en scène. Ils ont forgé le regard sur l'Autre des Occidentaux entre 1830 et 1940, et ils ne peuvent pas ne pas avoir laissé de traces dans notre inconscient collectif.

La démonstration est convaincante. Peut-être trop, tellement l'énumération de ces diverses manifestations devient parfois un peu fastidieuse. Mais on voit bien comment le spectacle "anthropo-

zoologique" du XIX^e siècle ancre dans les masses populaires l'idée de "hiérarchie des races". De même, on comprend comment les villages nègres et toutes les reconstitutions des expositions coloniales – on n'y montrait plus le sauvage, mais l'indigène en route vers "la" civilisation – étaient là pour légitimer la "mission de l'homme blanc".

Enfin, si l'utilisation du terme "zoo humain" est parfois un peu caricaturale ou sujette à controverses, la démonstration d'ensemble est sans appel : c'est un pan entier de notre histoire récente qui resurgit là et qu'il convient de regarder sans culpabilité et sans complaisance. Cette somme nous y aidera.

Ph. D.

